

Comme tous les jours à neuf heures moins cinq, Georges Mathews dégustait une tasse de thé. Sans sucre, parfaitement dosée et infusée, il considérait cette boisson comme une bénédiction renouvelée quotidiennement par les bons soins de madame Spinley, collègue et amie de plus de quinze ans, aussi respectueuse que lui des traditions.

Depuis maintenant trente-cinq années, Georges Mathews travaillait au service historique du palais de Buckingham. Il y était entré comme garçon de courses, puis était devenu bibliothécaire, chef de collection, de service, et aujourd'hui il dirigeait ce département dont la vocation était de veiller sur les pièces originales qui constituaient l'histoire de la royauté britannique.

L'essentiel de ses préoccupations tenait en un seul mot : sécurité. La protection des lieux contre le vol et les incendies était une tâche des plus ardues. Elle avait conduit, au cours des années, les responsables de ce service à des choix difficiles. Ainsi, l'ensemble des documents avaient été numérisés et n'étaient, en général, consultables que par ordinateur. Cela avait permis, outre de pérenniser le fonds documentaire, de permettre aux personnes demandant à l'utiliser, toujours plus nombreuses, de le faire avec facilité.

Ainsi, la consultation des pièces originales était limitée à quelques rares personnes, triées sur le volet en fonction des recommandations dont elles faisaient l'objet et de la nature même de leur demande. Sans une justification probante, toute requête de consultation des classeurs historiques était impitoyablement renvoyée vers les ordinateurs et le fonds numérique.

Dans les faits, ce type de demande était devenu rarissime. Pourtant, en ce beau matin, Georges Mathews se hâta d'avaler sa tasse de thé, car il attendait un visiteur pour la salle des archives.

À neuf heures précises, il rejoignit madame Spinley à l'accueil. Il lui sourit et lui demanda si le visiteur était arrivé.

- Pas encore, monsieur Georges, mais c'est un Américain, ces gens-là n'ont aucun savoir-vivre.
- Allons, madame Spinley, ne tombez pas dans la facilité des généralités.

Madame Spinley était une charmante vieille dame, aux cheveux d'argent sagement coiffés en un chignon. À travers ses lunettes rondes, elle observait les moindres allées et venues du service depuis plus de quinze années. Elle s'était très vite trouvé des atomes crochus avec Georges Mathews. Malgré une cinquantaine bien sonnée, il était toujours bel homme, très soigné de sa personne, modéré dans ses propos, calme et cultivé. Lui aussi grisonnant, il avait des yeux bleu acier très expressifs, et un visage fin qu'une fine moustache rendait encore plus charmant. Sans être vraiment tombée sous le charme, elle avait toujours eu un faible pour lui. Mais Georges Mathews était marié et papa d'une fillette de onze ans, ce qui lui interdisait tout espoir.

Alors, elle se contentait d'être une amie attentionnée, préparait son thé, et lui racontait le moindre détail de la vie du service, y compris ceux qu'il n'était pas supposé connaître.

Ainsi s'écoulait tranquillement la petite existence de madame Spinley et de Georges Mathews lorsque qu'ils croisèrent le chemin d'Ylian Estevez, lequel avait, pour sa part, une fâcheuse tendance à bousculer les quotidiens trop sages.

Il arriva, portant un long manteau noir, des petites lunettes fines sur le visage. Il sourit à madame Spinley et lui demanda aimablement à rencontrer monsieur Mathews avec lequel il avait rendez-vous.

- Je suis Georges Mathews, dit celui-ci en tendant la main. Vous devez être John Miles.
- Absolument.
- De l'université de Caroline ?
- Non, de Boston, monsieur. Je suis professeur en histoire et expert en livres et documents anciens.
- Ah oui, bien sûr ! Vous travaillez avec le professeur Baxter, Jules Baxter, n'est-ce-pas ?

- Presque, dit Ylian en souriant. Julius, Julius Carmelo Baxter, mon ami et mon mentor, avouerais-je.
- Voilà, oui, acquiesça Georges Mathews.

Madame Spinley, qui n'avait pas perdu une miette de l'entretien, le regardait avec un œil inquiet. Son collègue n'était pas coutumier de ce type d'imprécisions. Alors que Georges Mathews invitait Ylian à le précéder dans les couloirs du service, elle s'approcha de son ami et lui demanda à voix basse.

- Tout va bien, monsieur Georges ?
- Mais oui, madame Spinley. Je testais juste notre jeune ami pour être certain de ses recommandations.

Apaisée, madame Spinley retourna s'asseoir, satisfaite de la réponse, et fière de la méfiance que pouvait entretenir son collègue vis-à-vis de cet universitaire d'outre atlantique.

Ylian fut conduit à travers différents couloirs jusqu'à la pièce de consultation des archives. Il feignit de s'y perdre un peu, mais il en connaissait les plans à la perfection, l'étude de la géographie des lieux faisant partie intégrante de son plan.

La salle était immense, toute en longueur. On y accédait par une grande porte aux moulures finement dorées. À gauche, au fond de la pièce, un accès fermé donnait vers d'autres locaux à archives. À droite, une grande fenêtre apportait un peu de lumière du jour à cette partie de l'édifice qui en manquait par trop. Enfin, face à lui, occupant toute la longueur de la pièce, Ylian pouvait admirer une immense table ovale laquée, brillante comme un miroir.

Il devait y avoir au moins cinquante chaises autour de cette table, et malgré cela, elles ne semblaient en rien serrées les unes les autres. Dans cette pièce, autrefois utilisée pour la consultation des documents par de nombreuses personnes, il n'y avait aucun mur apparent. À leur place, des bibliothèques fermées par des glaces soigneusement nettoyées contenaient les fameux classeurs. Ils se présentaient sous la forme de gros livres, ressemblant à s'y méprendre aux albums photos d'antan.

Monsieur Mathews invita Ylian à s'installer et lui demanda l'objet de sa visite.

– C'est une bien curieuse affaire qui m'amène, voyez-vous. Je travaille actuellement sur le sujet d'une famille, la famille Eden-Lacey, dont les apports dans l'histoire bostonienne sont d'importance. Jusqu'à présent, tout indiquait que le père de Chris Eden-Lacey, imminent personnage de notre histoire, avait été assassiné en Angleterre dans un manoir près de Bristol, en janvier 1808. Or, il y a quelques semaines, le professeur Baxter a reçu un pli anonyme, contenant une copie d'un acte de vente, concernant le fameux manoir. Imaginez notre surprise lorsque nous avons appris que la vente avait été réalisée une semaine après le décès de Samuel Eden-Lacey, et que le manoir appartenait alors au roi Georges III d'Angleterre.

– C'est fort possible, professeur, dit Georges Mathews, la couronne a toujours été un gros propriétaire foncier. Le roi n'a pas mis les pieds dans la plupart de ces domaines, lesquels ont été vendus ou achetés au cours du temps, suivant les intérêts financiers et politiques du moment.

– Je n'en doute pas, monsieur Mathews. Toutefois, cet acte est troublant car il contredit toute l'histoire de cette famille telle que nous la connaissons, et avec elle, l'origine probable de la fortune des Eden-Lacey qui sont, aujourd'hui encore, considérés comme des bienfaiteurs irréprochables de la société américaine. Vous comprenez pourquoi il nous faut pouvoir authentifier avec exactitude cet acte de vente, afin de pouvoir battre en brèche la version actuelle à la lumière de cette nouvelle preuve, et reprendre nos recherches sur le sujet.

– Je comprends, professeur. En quoi pouvons-nous vous aider ?

– Je voudrais consulter les archives originales afin de retrouver cet acte de vente, vérifier son existence et son contenu. Car la copie dont nous disposons pourrait tout à fait avoir été falsifiée. Vous savez, de nos jours, avec les ordinateurs, c'est envisageable.

– Montrez-moi votre document, je vais tenter de vous le retrouver.

Ylian ouvrit sa serviette et sortit une pochette cartonnée. Il en extrait la copie de l'acte de vente et la présenta avec révérence à Georges Mathews. Celui-ci mit ses lunettes et examina le document avec attention.

– Il s'agit d'une photocopie, certes, mais le document semble authentique. Il y a une référence, nous allons le retrouver sans aucune difficulté. Veuillez avoir l'obligeance de prendre vos affaires et de me suivre, professeur, nos procédures de sécurité sont très strictes et ne me permettent pas de vous laisser seul ici.

– Je brûle de vous voir à l'œuvre, répondit Ylian. Tout ceci est si impressionnant, un lieu d'histoire pareil, c'est inouï.

– Il y a en effet peu d'endroits comme celui-ci, avoua fièrement Georges Mathews.

Ils sortirent et rejoignirent une pièce voisine où le directeur du service demanda à une employée de lui retrouver la nomenclature correspondant à la référence de la lettre. Après quelques instants, elle afficha la lettre sur l'écran.

– C'est bien cela, confirma monsieur Mathews, avez-vous la référence du classeur ?

L'imprimante siffla et en sortit une feuille contenant les coordonnées complètes du document.

– Merci, mademoiselle. Nous y allons professeur ? dit Mathews avec un brin d'arrogance.

Ylian lui emboîta le pas. Ils retournèrent dans la grande salle. Georges Mathews se dirigea alors vers l'une des bibliothèques, ouvrit la serrure et en sortit un classeur. Il referma délicatement la bibliothèque et posa le classeur sur la table, l'ouvrit et trouva rapidement la page qui l'intéressait.

– Voici votre document, dit-il à son visiteur américain.

– C'est stupéfiant ! dit Ylian un brin flatteur. Tant de documents et vous les retrouvez en quelques secondes !

– Notre système de classement a fait ses preuves, avoua humblement Georges Mathews. Je vous laisse œuvrer, professeur, mais je reste près de vous, ne m'en veuillez pas, j'ai moi-même imposé ces règles de sécurité, il serait malvenu que je ne les applique pas.

– Mais vous ne me dérangez en rien, cher monsieur, je n'en aurai pas pour longtemps.

Ylian sortit une loupe de sa mallette et commença à observer les documents, passant souvent de la copie à l'original, imitant le travail d'un expert cherchant une faille. À ce moment, son téléphone portable sonna.

Il le sortit de sa poche et appuya fébrilement sur plusieurs touches.

– Pardonnez-moi, j'avais oublié de l'éteindre, dit-il à Georges Mathews.

D'un sourire un peu forcé, celui-ci lui fit comprendre que ce n'était pas grave. Ylian retourna à sa tâche. Moins de cinq minutes plus tard, c'est le téléphone du directeur anglais qui sonna. Ylian le regarda en souriant. Georges Mathews se recula de quelques pas et décrocha.

– Madame Spinley, vous savez pourtant que je ne veux pas être dérangé pendant une consultation, sauf en cas d'urgence.

– Mais monsieur Georges, dit sa collègue affolée, c'est urgent. Il est arrivé quelque chose. Je vous passe quelqu'un.

Georges Mathews attendit un instant, puis une voix d'homme, presque métallique, se fit entendre.

– Georges Mathews ?

– Oui, qui est à l'appareil ?

– Ce n'est pas toi qui poses les questions. Écoute-moi bien, nous avons enlevé ta fillette, une bien jolie fillette, d'ailleurs. Elle s'appelle Ninon, elle portait un uniforme scolaire de couleur bordeaux avec un écusson représentant le quartier de l'arsenal. Elle avait également un cartable avec des Pokemon dessus et un sachet de déjeuner dans lequel se trouvait un sandwich, une brique de jus de fruits et un médicament contre la toux. Exact ?

Georges Mathews pâlit. Il sentit le monde s'affaisser sous ses jambes et il fut pris d'une grande panique. Il eut recours à tout son flegme pour garder bonne figure.

– Que voulez-vous ? dit-il d'une voix tremblante.
– Rapproche-toi de la fenêtre. Tu ne nous verras pas, mais nous te verrons.

Georges Mathews s'exécuta, laissant alors Ylian à plus de vingt mètres de lui.

– Regarde dehors, est-ce que tu vois la voiture garée de l'autre côté de la rue, en bordure du parc. Une voiture grise, derrière une camionnette ?
– Oui, bafouilla-t-il.
– Ne la quitte pas des yeux, nous t'observons.
– Que voulez-vous ?
– Nous avons besoin de toi, reprit la voix en lui coupant la parole. Tu vas nous rendre un service, et nous allons te rendre ta fille. Ne bouge pas, sois attentif et tout se passera bien.

La voix au téléphone se lança dans une longue explication concernant des papiers impliquant la famille royale. Pendant ce temps, Ylian avait tourné la page du classeur. Comme il s'y attendait, le document qu'il cherchait se trouvait là, juste derrière, signé un jour avant l'acte de vente pour lequel il avait manifesté de l'intérêt. D'un geste sûr, il coupa à l'aide d'un *cutter* la soudure de l'enveloppe en plastique protégeant la lettre. Il extrait le précieux document et le remplaça par une très fidèle copie, longuement retravaillée à l'aide d'un logiciel de retouche photographique. Désormais, les archives de Buckingham ne détiendraient plus l'original de la transaction initiale, et seul un œil d'expert pourrait le voir. À l'aide d'une colle translucide rapide, il recolla la pochette plastique. Tout bon pirate doit toujours effacer les traces de son passage, Ylian n'était pas homme à déroger à ce salutaire principe.

L'échange n'avait pas duré trois minutes. De son côté, la voix du téléphone terminait le détail de ses revendications et, alors que Georges Mathews raccrochait, Ylian se félicitait des prodiges que l'on pouvait réaliser à l'aide d'un serveur vocal piloté par un téléphone cellulaire et d'une micro-oreillette sans fil.

Georges Mathews revint vers son visiteur.

– Désolé, j'ai eu un contretemps.
– Aucun problème, mon travail est terminé. Mon document est un faux grossier.
– Tant mieux, tant mieux, dit le directeur du service historique, un peu distrait. Je vous raccompagne.

Il ramena Ylian jusqu'à l'accueil et le regarda s'en aller. Puis il demanda à madame Spinley, aussi blême que lui, d'appeler son épouse. Il lui raconta l'appel téléphonique reçu quelques instants plus tôt.

– Je ne crois pas un mot de cette histoire, dit sa femme, j'ai moi-même conduit Ninon à l'école sans problème. Il s'agit d'un canular. Je vais appeler le collège et je te tiens au courant.

Un quart d'heure plus tard, il était rassuré.

– Quelle mauvaise blague ! s'émut madame Spinley.
– À moins que ce ne soit pas une blague, répondit Georges Mathews. Venez avec moi.

Ils coururent jusqu'à la salle des archives. Là, le directeur reprit le classeur et rechercha la page contenant l'acte de vente de la famille Eden-Lacey, recherché par son visiteur américain. Mais celui-ci était en place et ne semblait avoir subi aucun dommage.

Circonspect, Georges Mathews rangea le classeur et, faute d'explication, tenta d'oublier cette regrettable affaire. À aucun moment, il ne songea que le document suscitant l'intérêt du visiteur n'était pas celui dont il lui avait parlé.